

Vers la « Guerre Globale » ?

Traditionnellement, la guerre est définie comme la pratique durable et organisée de la violence armée collective à des fins politiques. Elle s'achève et fait ainsi place à la paix en cas de **victoire**, c'est-à-dire suite à l'élimination de l'adversaire, à sa reddition ou en vertu d'un compromis scellé par un Traité.

La nouvelle forme de guerre, la « quatrième guerre mondiale »¹ qui se fait jour après la fin de la Guerre froide, - considérée par les néo-conservateurs américains (Eliot Cohen, James Woolsey, etc.) comme la Troisième Guerre mondiale -, bouscule quelque peu cette définition.

1. Les armes utilisées, tout d'abord, la « guerre globale au terrorisme » ou *Global War on Terror*)² ou 4^o guerre mondiale (World War IV) n'utilise pas uniquement des armes classiques.

Certes, l'emploi de ces dernières demeure essentiel : d'une part, le recours à la puissance armée est désormais systématique ; d'autre part, le simple fait d'en priver ses propres adversaires est devenu un enjeu important comme suffit à le démontrer la question des « armes de destruction massive » (ADM).

Mais, la « WWIV » est également une Guerre de symboles. Elle vise à prouver quelque chose et met donc en jeu les 6 « i » :

- L'idée (Pourquoi nous combattons ?)
- L'inimitié (Contre qui ?)
- L'idéologie, définie non pas comme un rideau de fumée dissimulant des intérêts mais en tant que vision motivante de la réalité en vue de la changer.
- L'intelligence, au sens anglo-saxon du terme, c'est-à-dire en tant que méthodes d'appréhension de cette même réalité.
- Les images, autrement dit la manière dont on a choisi de montrer cette réalité.
- L'influence (ou *soft power*), concept important en relation directe avec celui de puissance.

2. Les acteurs, ensuite, elle n'est plus le théâtre d'une lutte opposant des acteurs traditionnels (Etats, factions, partisans, etc.) mais désigne comme ennemi principal le terrorisme. Ce qui pose un problème majeur d'identification.

On peut, globalement, définir le terrorisme comme la pratique sporadique de la violence armée par des groupes clandestins visant des fins politiques par des voies et des cibles symboliques. Il utilise notamment un ravage (l'attentat) en guise de message et emploie ce message pour faire ravage, en affaiblissant l'adversaire.

¹ Voir « Quatrième guerre mondiale. Faire mourir et faire croire » de F.B. Huyghe, Ed du Rocher, 2004

² Voir http://www.huyghe.fr/actu_72.htm

Le terrorisme peut « préparer » la guerre (sous la forme de la guerre de partisans ou de la guérilla envisagées comme stade suivant dans la montée de la violence), la compléter voir s'y substituer.

Toutefois, que faut-il entendre par « guerre au terrorisme » ? Une guerre au sentiment de peur ? Donc une guerre pour rassurer ou se rassurer. Une guerre à la méthode terroriste ? La seule possible car le terrorisme est une méthode, non une identité. Al Quaïda, création médiatique, recouvre elle-même moins une organisation structurée que de multiples petits réseaux.

La « guerre au terrorisme » serait donc une guerre visant à supprimer la possibilité matérielle et « spirituelle » du terrorisme. Notamment par la « guerre pour les cœurs et les esprits » de la propagande destinée à convertir les masses arabes aux valeurs américaines.

3. Le but politique, enfin, cette guerre prétend éradiquer la possibilité même d'une guerre. La paix recherchée est donc d'un type totalement nouveau.

Elle suppose une victoire à la fois matérielle (destruction de toutes les bases arrière du terrorisme, de toutes les ADM, etc.) et politique (occidentalisation du monde).

En résumé, il s'agit ni plus ni moins que de supprimer l'ennemi, les armes, la guerre et le péril !

Cette guerre est donc *globale* :

- Dans son but : elle vise à la globalisation d'une idée.
- Dans son espace : elle se déroule sur toute la planète et n'envisage donc aucune zone neutre. De la sorte, l'hyperpuissance devient l'hypercible.
- Dans les domaines qu'elle touche : elle polarise tous les activités économiques, politiques, culturelles et religieuses.
- Dans les différents acteurs amenés à y intervenir : il n'y a plus de différence entre civils et militaires, entre belligérants et neutres et, in fine, entre guerre et paix.

Par sa nature même, on l'aura compris, la Guerre Globale ou « WWIV » apparaît donc inéluctable et perpétuelle. Pour autant, i plusieurs éléments peuvent légitimement conduire à confirmer cette idée, d'autres tendent à l'infirmier.

Emballement et Frictions

Au moins 4 facteurs peuvent conduire à la prolongation et à l'accélération de la « Guerre globale » :

1. Les intérêts : la logique des intérêts conduit à l'hostilité. Ce sont les intérêts stratégiques développés par Brzezinski (profiter de la position hégémonique des Etats-Unis pour ne tolérer aucun ennemi ou concurrent) ou encore l'idée d'Emmanuel Todd selon laquelle les Etats-Unis sont contraints de mener des opérations militaires extérieures pour tenter de préserver cette même hégémonie.

2. La logique de puissance et de sécurité par élimination des dangers potentiels. Elle s'oppose à la logique « victimaire » des jihadistes avides de vengeances symboliques et les deux se renforcent mutuellement.

3.L'idéologie. En l'occurrence, celle des néo-conservateurs (abandon de l'idéologie du « zéro mort », virilité affirmée, etc.). Du côté jihadiste, la guerre porte sa propre récompense « en ce qu'elle plaît à Dieu » et qu'ils la considèrent comme une légitime défense de l'Oumma.

4. La peur : la perception des dangers pousse à l'élimination des 3 T : le danger Terroriste, le danger Tyrannique et le danger Technologique (les ADM). Quête par définition impossible et contre-productive.

La victoire supposant, dans un cas, l'élimination de l'aléa (*to make the world a safe place for freedom* et, dans l'autre, celui de l'altérité (tout ce qui ne fait pas partie de l'Oumma), la Guerre globale porte donc en elle les conditions mêmes de sa prolongation et de sa reproduction.

A contrario, on peut tout aussi logiquement évoquer 3 freins possibles :

1. Les changements politiques et idéologiques. Reflétant la lassitude croissante de l'opinion US

2. Les limites de la puissance, telles que les constate Robert Kagan dans son dernier ouvrage³. La puissance trouve, tout d'abord, ses propres limites (budget, hommes). En second lieu, elle suppose une recherche de légitimité, que ce soit auprès de l'ONU, de l'OTAN ou encore de l'Europe, et, par voie de conséquence, une recherche d'alliances.

3. Le retour du tiers. Autrement dit, la fin de la bi-polarisation et le retour à l'équilibre pourrait intervenir grâce au rôle que pourrait jouer une puissance tierce telle que la Chine ou l'Europe.

Le problème de l'Europe est qu'elle n'a aucun objectif de puissance à ce jour. Elle doit, en outre, éviter plusieurs écueils.

Le premier consisterait à se satisfaire de la situation d'échec des Etats-Unis sans proposer de solution alternative.

La seconde serait de faire une critique américaine de l'Amérique, c'est-à-dire moralisatrice (la « bonne Amérique » contre la « mauvaise »). Le premier travail à faire en France et en Europe est la critique de l'idée d'Occident, car nous n'avons pas de perception commune des périls, des valeurs et de la réalité de part et d'autre de l'Atlantique.

Le problème de la prolongation de la « Guerre Globale » est donc, au fond, notre problème. Nous devons passer de l'irénisme et du légalisme à la puissance et à l'influence ; de la volonté de critique morale à la volonté de puissance.

³R.Kagan, Les Revers de la Puissance – Les Etats-Unis en quête de légitimité, Plon, 2004.

Annexe : l'histoire de la Quatrième guerre mondiale

(extraits de « Quatrième guerre mondiale. Faire mourir et faire croire »
éditions du Rocher 2004⁴)

La quatrième guerre mondiale a-t-elle commencé le onze septembre ?

Einstein prophétisait que la quatrième guerre mondiale se terminerait à coups de silex et de bâtons, tant la troisième, qu'il prévoyait atomique, aurait été apocalyptique. Mais la guerre dont il va être question ici ne relève pas de l'hypothèse philosophique ni des jeux de rôle. Certains la planifient dans une perspective de quarante ou soixante ans. Même en admettant que la guerre froide ait été la troisième guerre mondiale, comme ils le postulent, cette étonnante terminologie mérite que l'on retrace son histoire.

Le sous-commandant Marcos lance l'expression en 1997 : « La fin de la troisième guerre mondiale, ou guerre froide, ne signifie nullement que le monde ait surmonté la bipolarité et retrouvé la stabilité sous l'hégémonie du vainqueur. Car, s'il y a eu un vaincu (le camp socialiste), il est difficile de nommer le vainqueur. Les États-Unis ? L'union Européenne ? Le Japon ? Tous trois ? La défaite de l'« Empire du mal » ouvre de nouveaux marchés, dont la conquête provoque une nouvelle guerre mondiale, la quatrième... »⁵ De la guerre sans vainqueur à la guerre sans bataille et de l'Empire du Mal à celui du Chaos : l'idée peut séduire, mais le terme reste encore très métaphorique. Mais l'expression va vite prendre un autre sens.

« 9/11 », *crime inaugural*

⁴ http://www.huyghe.fr/livre_4.htm

⁵ *La quatrième guerre mondiale a commencé*, Le Monde Diplomatique, Août 1997.

Tout commence le 11 Septembre 2001. Dès les premières heures, les médias parlent de guerre globale ou guerre à la Terreur. La formule se répand : « *War on Terror* ». Elle fleurit au bas des écrans de CNN et agrmente les discours de G.W. Bush⁶.

Une vague d'unanimisme compassionnel submerge la planète. Sous le coup de l'émotion, nul ne prend vraiment garde au poids des mots. Or ce changement sémantique annonce au moins trois changements politiques, trois postulats :

- Postulat 1 : la guerre se fait à deux

S'il est temps de faire la guerre, c'est qu'on ne la faisait pas. Ou plutôt, nous étions en guerre sans le savoir. Les faucons reprennent leur leitmotiv : « Ne répétons pas les erreurs du passé. La conjoncture historique est exceptionnelle et notre puissance inégalée : il est urgent de l'employer avant que le danger ne s'aggrave. »

Et d'énumérer les erreurs commises par les prédécesseurs de G.W. Bush :

- trait
er le terrorisme comme un crime ordinaire,

- pou
rsuivre les exécutants sans viser les commanditaires,

- s'i
maginer qu'une réaction excessive serait pire que l'inaction,

- se
contenter de riposte limitées voire symboliques,

- lais
ser douter de la volonté U.S. de répliquer

Il était donc temps de devenir « *damn' serious* », sacrément sérieux. Pas plus qu'à l'idéalisme impuissant incarné par Clinton, les néo-conservateurs purs et durs ne ménagent leurs reproches à Bush père. La guerre de 1991 leur a laissé le souvenir d'un *coitus interruptus*, frustrant. Reagan lui-même ne trouve pas toujours grâce à leurs yeux : le bombardement de Tripoli en 1986 ne peut leur faire oublier l'abandon de Beyrouth après l'attentat contre les Marines en 1983. Suivant les critères en vigueur chez les faucons, une réplique d'une intensité inférieure à Nagasaki semble manquer de virilité. Ils avaient déjà dans leurs cartons de non moins sérieux projets : depuis plus de dix ans, ils

⁶ Voir à ce sujet http://www.huyghe.fr/actu_72.htm

préparaient un programme de reconfiguration du Monde, et d'abord du monde arabo-musulman.

L'expression « guerre au Terrorisme » implique déjà :

- l'assomption d'un acteur non étatique et non territorial, donc un acteur à la fois « faible » et « flou », au rang d'ennemi principal

- une victoire par définition impossible : un État peut se rendre ou être détruit, un territoire peut s'envahir, tandis que la fin du terrorisme impliquerait quasiment celle de la violence politique

- le recours systématique à *l'ultima ratio*, la puissance des armes. Elle devient même *prima ratio* (qui se traduira bientôt en anglais par *preemptive war*).

Emmanuel Todd constate : « L'élévation du terrorisme au statut de force universelle institutionnalise un état de guerre permanent à l'échelle de la planète: une quatrième guerre mondiale... »⁷. Cette assomption est assumée très clairement par Charles Krauthammer⁸: « Vous déférez des criminels à la justice, mais vous faites pleuvoir un feu destructeur sur des combattants. Nous n'avons plus besoin de chercher le nom de l'ère de l'après-guerre froide. Elle sera désormais connue sous le nom d'âge du terrorisme... » tandis qu'en écho, le général Myers baptise le terrorisme « première guerre mondiale de l'âge de l'information ».

Postulat 2 : à ennemi universel, danger unique

Dans la guerre au Terrorisme, le principal n'est pas Terreur, c'est « isme ».

Le nouveau discours de guerre U.S. ne se contente pas d'affirmer qu'il faut combattre l'ennemi par ce qu'il est le Mal. Il désigne un principe, l'islamisme terrorisme, comme ennemi en soi (au lieu de désigner un ennemi comme incarnant un principe). En « zappant » ainsi le signifiant, il confirme le caractère métaphysique du combat. Le mauvais tour qu'avaient joué les Soviétiques à l'Amérique en la privant d'ennemi, et en provoquant le spleen capitaliste-informatique des années 90, s'en trouve annulé : le nouvel ennemi est d'autant plus redoutable qu'abstrait.

⁷ E.Todd, *Après l'Empire*, N.R.F. 2002

En vertu de l'aspiration à la sécurité absolue, les Etats-Unis doivent combattre celui qui est dangereux au lieu que soit dangereux celui qui est leur ennemi. Pareil système ne demande qu'à se nourrir de lui-même. Mais il ramène à la même question. On peut défaire les Moldo-Valaques, massacrer les Hutus ou écraser le Parti Bleu dans une guerre civile, mais comment l'emporter contre le terrorisme qui est une méthode et non une entité ?

David Rumsfeld, interrogé par un journaliste sur le critère de la « victoire » disait qu'elle serait acquise le jour où le monde entier accepterait de ne plus s'en prendre au mode de vie américain. De façon à la fois emberlificotée et explicite, un responsable de *think tank*⁹ conservatrice explique le lien entre terrorisme, prééminence U.S., et sécurité : «.. le danger que représente le terrorisme pour le mode de vie américain ne laisse aux États-Unis d'autre choix que celui de la prédominance. Mais, contrairement aux conflits du passé, celui-ci n'aura pas de ligne d'arrivée clairement tracée ; la victoire ne peut se définir comme l'éradication du terrorisme de la face de la Terre, mais comme la réduction de la probabilité de futures attaques à un tel point que les Américains puissent éprouver un sens renouvelé de sécurité nationale et puissent vivre leur vie dans une liberté relative. »¹⁰

Les esprits pointilleux objecteront qu'il ne faut pas confondre guerre au terrorisme et guerre à l'islamisme. Dans la pratique, la différence est fort ténue dans l'esprit des faucons, même si leur Axe du Mal englobe aussi la Corée pour montrer que tous les méchants ne sont pas musulmans et que tous les musulmans ne sont pas méchants.

De surcroît, qu'est-ce que l'islamisme (expression lancée par Gilles Kepel, il y a une quinzaine d'années, et qui lui a largement échappé depuis)¹¹ ? Un islam « intolérant » ? celui qui par exemple applique la charia et voile les femmes comme dans

⁸ *International Herald Tribune* 15 Septembre 2001

⁹ Think tank, littéralement « boîte à penser », est une expression si typiquement américaine que les équivalents français comme « centre de recherche » le rendent très mal. Nous utiliserons donc délibérément cet anglicisme.

¹⁰ Kurt Campbell présentant au *Center for Strategy and International Studies* (<http://www.csis.org>) à propos de son livre avec Michèle Flournoy « *To Prevail : an American Strategy for the Campaign Against Terrorism* » CSISI 2001

¹¹ Le mot islamisme a subi un glissement de sens qui le rend presque inutilisable. Au départ, il se réfère aux mouvements qui veulent traduire les principes de la loi islamique dans le droit et gouverner en suivant le Coran. Puis le mot devient synonyme d'islam extrémiste ou armé ou terroriste.

certains de pays amis des U.S.A. ? Un Islam en armes ? Donc terroriste ? Nous voilà renvoyés à la case départ.

Postulat 3 : plus rien ne sera comme avant

À guerre nouvelle, stratégie inédite. L'offensive contre « l'Axe du Mal », puis la « guerre préemptive »¹² sont déjà en germe dans la « *War on Terror* ». Énoncer la finalité du conflit puis ses objectifs et sa méthode : telle est la logique. Une guerre inaugurale s'ouvre en 2001 : le crime sans précédent du « *nineleven* » inaugure l'ère de la violence sans limites. Sur le plan symbolique, comme en écho à la Shoah, il justifie un grief sans comparaison et un « plus jamais ça » sans réplique.

Avant le 11 Septembre, les stratèges U.S. regardaient un peu le monde comme un hamburger. Au centre il y a la tranche de viande juteuse : c'est la Terre en voie de globalisation paisible (Marché, bonne gouvernance..) sous l'égide de la société la plus avancée, les U.S.A. Il faut une tranche de pain supérieur : c'est la stratosphère, lieu de déploiement de la *National Missile Defense* et des satellites de communication et d'observation. La seconde tranche inférieure est le cyberspace, espace de circulation des richesses et de messages numérisés. Celui qui tient bien les trois espaces ne craint rien. Sauf s'il s'aperçoit que ses satellites, ses porte-avions et ses ordinateurs ne peuvent pas grand-chose contre le jihad. On attendait des missiles ou les virus d'un « Pearl Harbour informatique »¹³, pas des avions détournés ou des voitures piégées. Il faut concilier principes et réalités nouvelles.

¹² Nous avons choisi de traduire systématiquement « *preemptive war* » par « guerre préemptive » et non « préventive ». La première tente de s'inscrire dans le cadre d'une défense exercée juste avant que l'attaque adverse ne se développe et suppose l'existence de preuves matérielles démontrant l'imminence du danger et la nécessité d'agir. La seconde vise simplement à la suppression d'un danger éventuel.

¹³ La notion de « Pearl Harbour informatique » ou ses équivalents (Waterloo digital, etc.) désignent l'hypothèse d'une gigantesque attaque par ordinateurs interposés contre les infrastructures vitales américaines (transports, téléphone, énergie, etc.), destinée à paralyser le pays. Cette apocalypse cyberterroriste est un mythe récurrent depuis 1997 : elle a encore moins de base qu'une éventuelle attaque terroriste contre les U.S.A. par A.D.M., pour l'excellente raison que personne n'a jamais vu une attaque cyberterroriste, en dehors de quelques avalanches de e-mail émanant d'internautes militants ou tentatives de provoquer un « déni d'accès » à des sites adverses.

Penser la guerre sans fin

Pour la continuité (et sans remonter jusqu'à Monroe, Wilson, ou F.D. Roosevelt¹⁴), la nouvelle doctrine reprend des idées déjà bien ancrées outre-Atlantique :

- La guerre du futur contribuera au contrôle, au formatage de la mondialisation (*shapping the globalization*)¹⁵ engagé avant G.W. Bush. Elle garantira donc la supériorité tous azimuts des États-Unis à la fois contre d'éventuels compétiteurs (Russie, Chine, Europe ?) et contre les perturbateurs de l'ordre mondial (terroristes, États voyous ou États en faillite laissant se développer une violence « privée » insupportable). L'*infodominance* U.S. – la supériorité cognitive et la maîtrise des nouvelles technologies – doit jouer un rôle crucial dans ce contrôle planétaire.

- Le recours à la force sera moral, technologique, unilatéral, « capacitaire » (de nature à surpasser les moyens de tous les autres États de la planète). Faute de dissuader des adversaires qui n'ont souvent rien à perdre, cette force devra empêcher la prolifération du chaos.

Ces notions étaient déjà influentes du temps de Clinton, et avant. Ainsi, dès 1993 le Secrétariat à la Défense envisageait des mesures de contre-prolifération envers tout État voyou (concept forgé à l'époque) susceptible de dissimuler un programme nucléaire, ce qui ressemble déjà à des frappes préventives¹⁶. Les néo-conservateurs présentent souvent la version « hard » d'un scénario « soft » plus ancien.

- Pour ce qui est de la nouveauté : la future guerre implique tout à la fois une mission universelle historico-religieuse de lutte contre le Mal et une réponse à un danger sans précédent. Pour emprunter une distinction très éclairante à Alexandre J.L. Delamare¹⁷, toute stratégie se fonde traditionnellement sur la distinction entre menace latente et menace critique (celle qui justifie l'action armée immédiate). Or les stratèges U.S.

¹⁴ Voir *America is Back*, de G. Chaliand et A. Blin, Bayard 2003, pour un rappel historique.

¹⁵ S. Bédar, "*La dominance informationnelle comme paradigme central de la stratégie américaine*", Séminaire de l'ADEST, Ecole des Mines de Paris, 14 novembre 2000

¹⁶ Pascal Boniface, *La France contre l'Empire*, Robert Laffont 2003

¹⁷ *Géopolitique*, N°82, Avril-Juin 2003

confondent délibérément menace, menace critique, ressentiment à l'égard des États-Unis et Mal en soi. C'est l'état d'urgence permanent : à puissance absolue, hostilité absolue et menace sans limite.

Au-delà de la Terreur

D'autres raisons militent pour aller au-delà de la « simple » guerre au terrorisme. Définir l'ennemi par les moyens qu'il emploie (il est « lâche, il s'en prend à des innocents, il est « invisible ») mène à des contradictions. Combattre « le » terrorisme amènerait logiquement à combattre tous les terrorismes. Est-ce une attitude que peut assumer une grande puissance ? De la même façon que la politique des droits de l'homme ne constitue pas une politique¹⁸, le contre-terrorisme est une stratégie qui a autant de sens que la « guerre à la guerre ».

Pour s'en tenir à des exemples récents, il serait difficile d'expliquer en termes de « guerre totale au terrorisme » pourquoi les mouhadjides du peuple iraniens bénéficient d'une relative indulgence, alors que les troupes U.S. pourraient les anéantir sur le sol irakien, et pourquoi les U.S.A. sont prêts à lever les sanctions contre la Libye, si elle indemnise les victimes de ses attentats. C'est une régression au principe du *wergeld*, la composition financière du droit des Francs : l'assassin peut payer sa faute et limiter l'extension de la vengeance grâce à une compensation pécuniaire à la famille de la victime.

Par ailleurs, soutenir tous les ennemis de tous les terrorismes, équivaut souvent à cautionner certains des régimes les moins démocratiques de la planète. Enfin, la formulation maladroite de la « croisade » antiterroriste destinée à un public intérieur n'est pas très exportable. Zbigniew Brzezinski la définit avec justesse comme « excessivement théologique (les Méchants qui haïssent la liberté) et sortie de tout contexte politique »¹⁹. Il n'est donc pas étonnant que cette fiction – la guerre des invincibles contre les invisibles – n'ait pas duré.

Il ne faut pas mener la « mauvaise guerre » complète Greenville Byford : « la « clarté morale » dans la rhétorique de la « guerre au terrorisme » est plus apparente

¹⁸ Marcel Gauchet *La démocratie contre elle-même* Gallimard Tel Quel 2002

¹⁹ *Iraq and US Global Leadership* New Perspectives Quaterly, Printemps 2003

que réelle. Elle procède d'une vue unidimensionnelle d'un problème beaucoup plus compliqué, et plus vite on se débarrassera de cette rhétorique, mieux cela vaudra. Les intérêts d'abord, les objectifs ensuite, les moyens en troisième position, voilà comment l'Amérique pense. Que ne parle-t-elle ainsi également ? »²⁰ Il ne tardera pas à être satisfait.

L'objet du conflit devient le monopole de la possibilité du conflit. D'où le syllogisme : puisque les terroristes luttent pour qu'aucune paix ne soit possible, les U.S.A s'assureront qu'aucune guerre ne soit permise. Plus le terrorisme développe son programme de perturbation, plus l'intégration, c'est-à-dire d'occidentalisation, des années 90 se révèle obsolète, plus celle de l'interdiction (désarmer les ennemis potentiels) est tentante

L'expression « quatrième guerre mondiale » passe dans le vocabulaire néo-conservateur²¹, dans un article de *Commentary* d'Octobre 2001. Eliot Cohen propose d'abandonner « guerre au terrorisme » : « Une désignation plus précise serait la Quatrième Guerre mondiale. (...) Dans cette guerre, l'ennemi n'est pas le "terrorisme" (...) mais l'Islam militant. ».

Le slogan est repris par Norman Podhoretz²² : pour lui, l'ouragan démocratique destiné à balayer le monde devait commencer par les pays islamiques. Juste après l'expédition afghane²³, il prophétisait qu'après les talibans il y aurait Saddam. Il y ajoutait ensuite Libye, Soudan, Syrie et quelques autres (Liban, autorité palestinienne, Égypte, Arabie Saoudite). Mais sa cible favorite était et reste l'Iran car " Le renversement du premier État musulman révolutionnaire théocratique et son remplacement par un gouvernement modéré ou séculier serait une victoire aussi importante dans cette guerre que l'annihilation de ben Laden ".

²⁰ *The wrong war*, Greenville Byford, Foreign Affairs, Juillet-Août 2002

²¹ Les principaux textes américains sur la « WWIV » sont disponibles sur le site http://www.globalsecurity.org/military/ops/world_war_4.htm On y trouve même une documentation pays par pays sur les prochains « candidats » : Iran, Syrie, Corée du Nord, Colombie, Géorgie, Philippines, ...

²² Directeur éditorial de *Commentary* et professeur associé de l'Institut Hudson

²³ *Commentary* de Février 2002).

Pour Podhoretz, ce programme - que seuls des gens de mauvaise foi pourraient donc confondre avec une guerre au monde musulman ou une guerre des civilisations - constitue un minimum. Cela laisse rêveur sur ce que proposent les maximalistes dont la liste inclut peut-être Trinidad et Tobago.

Le thème de la « *World War Four* » (W.W. IV) est surtout popularisé par James Woolsey, ancien directeur de la CIA et plutôt classé démocrate. Dans un discours de Novembre 2002 puis des articles, il propose de « gagner la quatrième guerre mondiale ». Contre qui ? Les « fascistes » du Baath irakien, les mollahs d'Iran et les islamistes sunnites, surtout les wahhabites, tous trois en guerre depuis longtemps avec cette « civilisation libérale » que l'Amérique a sauvée lors des trois précédentes guerres mondiales. Donc, « ouvrant les yeux » pour la quatrième fois en un siècle, elle doit s'engager dans un affrontement décisif.

Le thème de la quatrième guerre mondiale a suscité peu d'échos en France. Un des rares exceptions est un article enthousiaste de Jean-Philippe Mounicq²⁴ : qui déplore aussitôt que la stratégie n'ait pas été correctement « vendue » : « Des intellectuels, universitaires ou responsables de *think tanks* auraient pu être chargés de populariser cette thèse compréhensible au plus grand nombre. Le travail de marketing, de propagande, de l'administration américaine a été sur ce point défaillant.... ». A. Glucksmann se plaint pareillement du mauvais *packaging* de la juste guerre : G.W. Bush a choisi le plus mauvais emballage, les Armes de Destruction Massive²⁵. S'il en était resté à l'argument des droits de l'homme, cela aurait suffi.

Il est tentant de classer de tels propos dans des catégories comme manichéisme, messianisme ou unilatéralisme. Mais la théorie « *W.W. IV* » est plus sophistiquée. Ses implications se révéleront avec la doctrine dite de « guerre préemptive », sa formulation en termes officiels.

Annoncée dans le discours de G.W. Bush à West Point de Juin 2002, elle est détaillée dans le document sur la « *National Security Strategy* », pour le premier anniversaire du 11 Septembre.

²⁴ La Revue des deux mondes, Juin 2003, *Comprendre la quatrième guerre mondiale*

Elle se présente à la fois comme une extension du principe de légitime défense, comme une réplique anticipée à une catastrophe – un attentat aux Armes de Destruction Massive, qui, par définition, ne laisse guère de temps pour réagir - et comme un obstacle à la conjonction de trois risques : terrorisme en réseau + États voyous + A.D.M.

La doctrine de guerre préemptive est résumée par l'éditorialiste conservateur Charles Krauthammer dès le 12 Septembre 2002 : « La préemption est une sorte de prédissuasion qui jugule la menace à un stade plus précoce et plus sûr. Renverser Saddam parce qu'il refuse de renoncer à ses armes montrerait aux autres tyrans qu'ils n'ont rien à gagner en tentant d'acquérir des A.D.M. la préemption peut être la mesure la plus efficace contre la prolifération. ». Ce serait donc à la fois une version musclée du principe de précaution, plus un avertissement aux despotes, plus une défense des droits de l'homme.

Cette doctrine a soulevé une vague de protestation dont on connaît les arguments :

- la « préemption » n'a rien à voir avec le droit de se défendre contre une attaque en train de se former, principe qu'admet le droit international, sous réserve de conditions de proportionnalité, d'urgence, d'absence d'autre choix, etc.

- cela peut inciter les États voyous à se doter encore plus vite d'armes de dissuasion, à mieux les dissimuler ou à lancer une attaque dès qu'ils le pourront.

- d'autres gouvernements pourraient suivre l'exemple (imaginons les effets de la doctrine préemptive appliquée aux rapports Inde-Pakistan !).

- les risques d'erreur et celui des dommages collatéraux sont importants

- l'image des U.S.A. en souffrira notamment auprès de ses alliés peu enclins à approuver des actions dont ils ignoreront les motifs réels et les conséquences effectives

²⁵ *Ouest contre Ouest*, Plon 2003

- la
nouvelle doctrine permettra à quelques hommes, hors de tout contrôle international ou
démocratique, de décider où et quand il y a motif à guerre ou à changement de régime
- une
frappe contre un danger a priori caché se présente comme une décision plus technique et
morale que politique. Elle repose sur l'efficacité de moyens de surveillance pour
démontrer le danger et le crime qui la justifient. D'où le risque de manipulation,
d'intoxication ou de manipulation.

Mais pour ses promoteurs, la guerre préventive a une tout autre dimension.

Une guerre sans pareille

a) Elle
repose sur une théorie des « deux guerres » ou si l'on préfère de la guerre pacifiste « anti-
guerre ». Elle suppose une distinction essentielle entre le présent conflit et tous les autres.

Cette guerre est unique, dans l'esprit de ses promoteurs, à la fois par son
caractère crucial et par ses motivations spirituelles. C'est une nouvelle « guerre pour
mettre fin à toutes les guerres », pour reprendre l'expression de W. Wilson, à propos de
1914-1918. G.W. Bush évoque, lui, la lutte finale de la Terreur et de la Liberté, de la
Civilisation et du Chaos. L'Amérique vient de rencontrer « le moment et la mission »²⁶.

La *WW IV* est morale à un double titre. Elle l'est par ses conséquences
éthiques en aval : démocratiser et moraliser le monde pour en faire « un endroit plus sûr ».
Morale, elle l'est par le réarmement moral qu'elle suppose en amont : l'Amérique
redevenant fière de son identité et de ses valeurs. Ainsi, non seulement elle défend le vrai,
le bien, le juste, mais elle préserve la possibilité même du vrai, du bien et du juste, la
sécurité des USA. Cette redéfinition élargie de la sécurité est concentrée dans quelques
formules du manifeste de doctrine stratégique émis en Septembre 2002 « Nous devons
bâtir et maintenir nos capacités défensives jusqu'à faire passer à quiconque la tentation de

²⁶ Discours du 20 septembre 2001

nous défier... » et « Notre outil militaire doit...dissuader toute compétition militaire future »²⁷

Au regard de cette guerre essentielle, dont l'enjeu est l'avènement d'un monde nouveau, les autres, les petites, les archaïques, les lointaines témoignent de l'incompréhensible désordre tribal qui règne chez des gens qui n'ont pas encore atteint le stade de la civilisation libérale.

À l'époque clintonienne, c'était plutôt la paix qui était considérée comme l'ordre normal : les divers conflits de basse intensité, asymétriques, non conventionnels, ou autres traduisaient des résistances provisoires et culturelles à l'élargissement de la modernité. Désormais c'est la guerre de tous contre tous et de tous contre l'Amérique-Léviathan qui semble plutôt la règle.

b) La
guerre préemptive est une guerre judiciaire où procédure inquisitoire tient une grande place. En Irak, le procès portait sur l'arme du crime (les A.D.M.) ou sur la complicité présumée (liens avec al Quaïda ou sa mouvance²⁸) donc sur des faits matériels qui devaient être prouvés. Mais que la suite a infirmés. Le même argument (armes et liens) ressert pour justifier une opération contre l'Iran ou la Syrie. Ou encore « La guerre d'après »²⁹ contre l'Arabie Saoudite. De ce fait, pendant l'été 2003, le monde a suivi une série inspirée des *reality-show* inspirés de *Star Academy* ou de *Loft Story* : des « nominations » pour la prochaine guerre.

La nouvelle doctrine confond le militaire et le policier. Le procès semble déjà instruit, puisque l'intention criminelle est bien établie. La guerre préemptive doit désarmer les méchants : la possession (même virtuelle) de l'arme du crime, suffit à les condamner. La guerre préemptive se veut surtout défensive. À en croire le document présenté en septembre 2002 : « Les graves dangers auxquels fait face notre Nation sont

²⁷ *The National security strategy of the U.S.A.*, Septembre 2002, téléchargeable sur le site de la Maison Blanche.

²⁸ C'est uniquement par facilité que nous parlerons d'al Quaïda au cours de cet ouvrage ou que nous dirons qu'al Quaïda a fait ou déclaré ceci ou cela. Il s'agit là d'une désignation commode et largement destinée aux médias pour une nébuleuse bien plus complexe.

« Mouvance d'al Quaïda » serait sans doute plus exact

²⁹ Laurent Murawiec, *La guerre d'après*, Albin Michel 2003

dans la rencontre du radicalisme et de la technologie. »³⁰. Mais là encore, la rupture avec la politique de l'administration précédente n'est pas si brutale. Bill Clinton avait affiché le même souci de traiter énergiquement les « menaces non traditionnelles » dans un discours à l'Académie Navale des États-Unis en 1998.

La tradition juridique européenne considère comme souverain celui qui peut suspendre le cours régulier de la loi, proclamer l'état d'exception³¹, et recourir à la force pour sauver ou refonder ledit droit. Une théorie de l'état d'exception perpétuelle est née : l'Amérique-Léviathan peut juger sans être jugée, exercer le monopole de la violence pour le contrôle de la violence, se charger du rétablissement du droit universel. Le sentiment de menace vaut sentence.

d) C'est une guerre paranoïaque. Les néo-conservateurs sont persuadés que le monde ne sera sûr pour l'Amérique que le jour où il ressemblera à l'Amérique. Quant à leurs alliés fondamentalistes chrétiens, il ne faut guère les pousser pour qu'ils délirent sur Amageddon, le Millenium, les prophéties et l'affrontement final contre le Malin. Or, il est très difficile de discuter avec un parti dont le Secrétaire Général s'appelle Dieu.

Il se pourrait donc, au final, que les U.S.A. ne soient pas la « puissance bienveillante » qu'ils imaginent, mais une puissance pathétique, obsédée par le grand Malheur. Elle se rêve entre chute et châtement, entourée d'un monde hostile puisque radicalement autre.

e) Cette guerre est urgente, comme si le 11 Septembre avait révélé une vérité cachée : L'Ennemi est partout, invisible par nature. Il hait les principes de Bien et de démocratie, il complotte contre le mode de vie américain. Son hostilité est de l'ordre des fins et non des moyens : il reproche à l'Amérique ce qu'elle a de meilleur, non ses fautes. Rien ne pourra donc l'apaiser, surtout pas la négociation. L'existence de cet adversaire mauvais par essence constitue l'état d'urgence. Il justifie à son tour la promptitude de l'attaque, donc la guerre préemptive

Cette argumentation a été critiquée aux États-Unis, et sur le plan du droit – notamment comme détournant le fameux article 51 de la Charte des Nations Unies sur le droit de défense – et pour l'enchaînement sans fin qu'il implique. Beaucoup pensaient

³⁰ *The obsolescence of Deterrence*, Weekly Standard du 12 Septembre 2002

³¹ Voir Giorgio Agamben, *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil 1997

comme A. Schlesinger que cela équivaldrait à multiplier les « Pearl Harbour à l'envers »³² : attaquer par surprise des adversaires avant qu'ils aient déclaré la guerre.

Tout découle des mêmes postulats : la décision américaine de combattre le terrorisme, acteur « privé », transnational comme menace déterminante et comme ennemi du genre humain. De là tout le pathos le « plus rien ne sera comme avant » et toute la rhétorique de l'effroi et de l'urgence. Elle repose sur trois éléments : imminence du péril, unicité de la Terreur et principe du moindre mal (faire la guerre au terrorisme maintenant épargne un dommage plus grand plus tard). Or pour prendre l'exemple de l'Irak avec le recul, ni l'urgence du danger qui nous menaçait, ni l'unicité du terrorisme, ni le recul objectif du chaos après l'intervention américaine évidents à ce jour.

f) La guerre est menée au nom des peuples qui la subissent. Mao croyait que la Révolution était au bout du fusil, les faucons attachent la démocratie à la queue du missile.

« L'Amérique n'a pas d'Empire à étendre, ni d'utopie à établir. » déclarait G.W. Bush dans son discours de West Point³³. Elle veut « créer les conditions » de l'épanouissement mondial de la démocratie par sa guerre altruiste. Robert Kagan³⁴, précise même : « Les États-Unis sont à tous égards une société libérale progressiste et, dans la mesure où ils croient à la puissance, les Américains pensent que celle-ci doit servir à promouvoir les principes d'une civilisation libérale et d'un ordre mondial libéral. ». Du coup, ils recourent à ce que le même Kagan nomme « double standard » : si pointilleux, et si soucieux des droits de l'homme chez eux, les porteurs du fardeau de l'homme démocratique, sur le front extérieur, sont contraints d'affronter les périls avec toute la brutalité nécessaire. Ils ne se font loups que pour défendre les agneaux.

³² *The Immorality of Preemptive War*, Arthur Schlesinger, *New Perspectives Quarterly*, hiver 2002 Cette expression a une histoire, puisque c'est celle qu'a employé Kennedy pour refuser un bombardement préventif de Cuba lorsqu'on y a découvert des missiles soviétiques.

³⁴ Robert Kagan est éditorialiste du *Washington Post* et analyste au *Carnegie Endowment for International Peace*